HALLION, Sandrine, NAYET, Bertrand et LEBLANC, Charles (dir.) (2015) *Voix: portraits de douze auteurs*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 340 p. [ISBN: 978-2-924378-20-5]

Alan MacDonell

Volume 28, numéro 2, 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1037182ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1037182ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

MacDonell, A. (2016). Compte rendu de [HALLION, Sandrine, NAYET, Bertrand et LEBLANC, Charles (dir.) (2015) *Voix: portraits de douze auteurs*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 340 p. [ISBN: 978-2-924378-20-5]]. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 28(2), 394–398. <https://doi.org/10.7202/1037182ar>

aux souvenirs pour retrouver l'aura chaleureuse des réunions familiales où elle avait sa place. Le présent est quant à lui marqué par la solitude: «Je suis une femme seule. Je n'ai pas dit célibataire, j'ai dit seule» (p. 21). Le couple, noyau de la cellule familiale, n'est pas le refuge fantasmé. L'échec des relations amoureuses est repris dans plusieurs nouvelles comme pour confronter les rêves de contes de fée qui ne résistent pas à l'usure du quotidien. Le désabusement s'exprime par des métaphores et des images traduisant l'amertume des personnages: «Tu comprends tout: ton mariage, il a rétréci au lavage» (p. 63); «Il se promenait dans la demeure d'une myope assoiffée de vie, qui attendait sept jours sur sept l'apparition d'un homme convenable et d'un quatre par quatre bien stationné» (p. 111).

Toutefois, la félicité n'est pas non plus totalement absente du recueil. À de rares occasions, l'on constate que les amoureux sont véritablement au diapason: «Nos doigts, les bouts qui s'étirent, se touchent. Enfin entrelacés. [...] Et nos téléphones, nos téléphones vibrent en même temps» (p. 116-117). Mais cette communion ne fait jamais perdre de vue que les êtres dont Mélissa Denis Vejins nous entretient appartiennent à la «génération téflon, nous ne savons pas ce que c'est de se lier et de perdurer» (p. 119). L'éphémère caractérise l'univers de *Pronoms personnels*, soutenu par une écriture où la poésie l'emporte souvent sur la prose dans des nouvelles plutôt courtes, soulignant elles-mêmes l'inexorable fin de toute chose.

Claudia LABROSSE
Carleton University

**HALLION, Sandrine, NAYET, Bertrand et
LEBLANC, Charles (dir.) (2015) *Voix: portraits de
douze auteurs*, Saint-Boniface, Éditions du Blé,
340 p. [ISBN: 978-2-924378-20-5]**

Les Éditions du Blé, pour marquer quarante ans d'existence et d'édition, ont décidé de publier ce recueil d'entretiens avec douze auteurs. Les critères? Selon la préface de Bertrand Nayet, il fallait d'abord que ce soit des «vocalistes de haute voltage», c'est-à-dire des poètes et auteurs de fiction; ensuite, qu'ils aient «publié au moins deux volumes» aux Éditions du Blé (p. 8); en troisième lieu, qu'ils soient toujours en mesure de répondre aux

questions; et, finalement, qu'ils se prêtent au jeu. Celui-ci, dans une première partie, consiste à poser des questions portant sur la carrière et l'œuvre des auteurs et, dans la deuxième, à poser une série de questions modelées sur le fameux exercice auquel s'est livré Marcel Proust, mais adaptées à l'époque moderne et au milieu franco-manitobain. À la fin de chaque entretien, une salve de questions rapides titrée «Jeu de mots». Les auteurs sont assez divers. S'y trouvent Paul Savoie, J.R. Léveillé, Lise Gaboury-Diallo, Simone Chaput, Jean-Pierre Dubé, c'est-à-dire des auteurs très connus; des auteurs qui le sont un peu moins, comme Marc Prescott et Rhéal Cenerini, et des auteurs peut-être moins bien connus mais qui ont leur mot à dire: Bertrand Nayet, Jean Chicoine, Guy Armel Bayegnak, Bathélemy Bolivar. À cette liste s'ajoutent les intervieweurs: Charles Leblanc, poète, Sandrine Hallion, Laurence Véron et Louise Ladouceur, universitaires.

Il faut dire que toutes les questions ne sont pas d'un égal intérêt, mais la suite des questions prend souvent des détours intéressants, puisque les intervieweurs enchaînent sur les réponses des auteurs. Ce n'est donc pas un jeu entièrement mécanique, déterminé par des questions figées et des réponses écrites. Par ailleurs, que ce soit les intervieweurs ou les auteurs, les échanges ne sont pas toujours aussi passionnants les uns que les autres; toutefois, cela peut très bien dépendre du lecteur du livre. Honnêtement, on a tendance à s'intéresser davantage aux auteurs qu'on connaît le mieux, pour les avoir pratiqués longuement, «les vieux de la vieille» (p. 8), qu'aux auteurs relativement nouveaux. Mais le même exercice mené avec ceux-ci peut très bien stimuler le désir de mieux les connaître.

Il y a beaucoup de questions donc, posées à une douzaine d'auteurs, et ce serait difficile de donner un résumé complet du livre. Nous nous contenterons donc de parler de quelques-unes seulement de ces questions, et des réponses qui nous semblent les plus propres à donner une idée de la valeur du livre et de ce qu'il peut apporter au lecteur, surtout celui qui, ayant déjà lu un ou plusieurs des auteurs, aimeraient pousser plus en avant sa connaissance de leurs œuvres. Un exemple: la réponse à une question (posée par Sandrine Hallion à Roger Léveillé sur l'expérience de son premier livre):

Tombeau s'est développé pendant ma dernière année de bac au Collège de Saint-Boniface. J'ai eu à faire une composition et j'ai entrepris le début du roman. Mon professeur jésuite a été suffisamment impressionné et m'a donné une bonne note. J'en ai poursuivi l'écriture, surtout pendant les cours de philo, parce que les cours de philo m'ennuyaient, alors, j'ai continué à prendre des notes que je travaillais le soir, les fins de semaine. Je suis revenu, en fin d'année, voir le professeur avec une autre section du livre, mais il ne semblait plus intéressé. À partir de ce moment, j'ai eu la détermination de terminer ce livre [...]

Or, *Tombeau* soutient une comparaison prestigieuse avec *Albertine disparue* de Proust, et il est fascinant de relever que, dans ses références à ce livre, l'auteur parle de la manière assez objective de sa composition, là où le lecteur de ce roman a le plus souvent tendance à évoquer son pathos et ses résonances lyriques. Il s'agit aussi d'un souvenir de l'importance des enseignants, religieux et autres, de Saint-Boniface, qui ont eu tant d'influence sur les écrivains francophones du Manitoba. En effet, de Gabrielle Roy à Rhéal Cenerini, qui se rappelle dans ce livre l'influence décisive d'Ingrid Joubert, professeure alors au Collège universitaire de Saint-Boniface, sur la création de sa première pièce, *Aucun motif*, les enseignants à Saint-Boniface ont toujours eu un rôle important dans la création littéraire.

Certaines questions motivent, dirait-on, l'ensemble des auteurs interviewés, car elles semblent toucher à des problèmes de milieu. La question suivante appelle des réponses différentes, mais tous les auteurs interviewés reconnaissent le problème:

Souffrez-vous de ce qu'Édouard Glissant appelle "le tourment de langage" et qu'il définit comme une sorte d'hypersensibilité à la problématique des langues qui touche particulièrement les personnes qui vivent en situation de contact et de domination linguistiques? (p. 25)

Quels sont vos sentiments et vos constations face à la situation linguistique qui constitue votre contexte de création? (p. 26)

Il y a une variété de réponses à cette question, mais la plupart tournent autour de la question de l'influence de l'anglais dans des milieux francophones à l'extérieur de l'Hexagone, et

du Québec. Patrice Desbiens, poète franco-ontarien (devenu poète québécois), a écrit:

un jour
je me réveillerais
avec
l'incroyable faculté
de ne plus comprendre
l'anglais» (Desbiens, 2010, p. 99).

L'anglais et l'anglicisme, c'est sans doute la moitié du problème. Roger Léveillé, après une longue expérience de ce genre de tracés, en arrive à la conclusion que

[...] La fréquentation de l'américanité, le contexte nord-américain, font qu'en dehors des anglicismes, il y a des structures stylistiques qui vont s'imposer. La modernité médiatique en Amérique du Nord fait que mon français n'est pas tout à fait celui de la Martinique ou de Paris ou de la Bretagne ou même du Québec. Il est assez semblable pour qu'on se comprenne (p. 56).

Jean Chicoine, qui est un Québécois venu habiter au Manitoba, à Osborne Village, donc dans un milieu anglophone, sent le besoin d'écrire en partie en anglais, mais relève un problème assez particulier: même un francophone parfaitement bilingue sur le plan oral a beaucoup de difficulté à écrire en anglais: «écrire ce qu'un personnage dit en anglais, ça ne vient pas aussi facilement. Je me suis rendu compte que je connaissais bien la langue anglaise, mais pas dans l'écriture» (p. 302). Quant à Lise Gaboury-Diallo, qui a fait ses études de doctorat à Paris, elle a été surtout sensible à la tyrannie de l'accent, tyrannie exercée de façon particulière par les Parisiens de tout acabit. Un professeur de linguistique la rassure en lui disant qu'elle a l'accent du Nord (de la France, bien sûr) et que, de toute manière, «Tout le monde a un accent» (p. 213).

À ceci ne pourrait-on pas ajouter la question de la voix, de son conditionnement par le milieu, et de la difficulté, déjà évoquée par Jean Chicoine, de trouver le ton vrai dans la langue de l'autre? Dans la section «Jeu de mots», trouvée à la fin de chaque entretien, se trouve une question sur le juron, gros mot ou blasphème préféré de l'auteur. Bertrand Nayet, pourtant né en France, dira: «Hostie-d'câllice-de-tabarnak-de-nom-de-dieux-de-putain-de-bordel-de-merde!» (p. 195): mélange, dirait-on, de français de France et de français du Québec. Rhéal Cenerini

dira, modestement, «Colle» (p. 163). Certains, comme Simone Chaput, auteure de romans en français et en anglais, préféreront le vocable anglais «Fuck!» (p. 84). Lise Gaboury-Diallo ne serait pas d'un autre avis. Quant à Bathélemy Bolivar, «Bullshit» (p. 283) est assez spontané, et pour finir ce petit tour de la question, Jean Chicoine préfère «Osti» (p. 313). Dans l'ensemble, cela montre la difficulté de jurer en milieu minoritaire, car peu de ces jurons sonnent vrai. Peut-être qu'une question complémentaire aurait dû être: Quand vous enfoncez un clou et qu'il vous arrive de vous taper sur le doigt, dites-vous «Ouch!» ou «Aie!».

Il s'agit donc d'un livre qui fait penser le lecteur à plusieurs questions, dont la plupart touchent à la création en milieu minoritaire. Il semblerait que le plus grand intérêt de cette série d'interviews serait, en plus de fêter les premiers quarante ans des Éditions du Blé, de permettre un regard en arrière sur des auteurs connus, de permettre un aperçu sur l'avenir de ceux qui sont plus récents. Cependant, on voit en même temps les contradictions, les paradoxes et les défis de créateurs d'origines différentes qui œuvrent dans des conditions difficiles. En ceci, les auteurs publiés aux Éditions du Blé sont sans doute à l'image de cette maison d'édition.

Alan MacDONELL
University of Manitoba

BIBLIOGRAPHIE

DESBIENS, Patrice (2010) *Poèmes anglais, suivi de Le pays de personne, suivi de La fissure de la fiction*, Sudbury, Prise de parole, 223 p.

JACK, Marie (2015) *Mariana et Milcza*, Ottawa, Éditions David, 130 p. [ISBN: 978-2-89597-440-6]

Ce roman trace le parcours d'une famille formée en Tchécoslovaquie natale de Marie Jack après la Seconde Guerre mondiale. Théodora, l'épouse de Jaromír Střilka et la mère des jumelles Mariana et Milcza, semble née pour être ballotée par le destin. Enfant, elle quitte déjà le foyer familial pour travailler comme domestique, voire ouvrière agricole, dans la maison de campagne d'une famille aisée. À la suite d'un autre offre, elle change de maison et elle fait la connaissance de l'homme qui